

# La réunion

Leroy Renald

2325 mots

La pluie et l'importance du trafic n'y ont rien fait, j'y ai pensé. Je n'ai pensé qu'à ça. Le paysage des Landes triste et froid, encore meurtri par les tempêtes, semble compatir à mon malaise. Les pins misérables et nus pointent vers le ciel leurs cimes décharnées, comme s'ils attendaient qu'un dieu compatissant puisse enfin mettre fin à leurs souffrances. Ces longs doigts noirs et tordus, tendus et suppliants s'effriteront avec le temps jusqu'à disparaître à jamais. J'y ai pensé. Dans mon esprit, encore embrumé par le manque de sommeil, je suis l'un de ces arbres. Âme errante et abandonnée, terrorisée par une fin imminente et douloureuse. J'y ai pensé. Balloté par les bourrasques de vent, je double les lourds camions. Où vont-ils ? Vers quel ailleurs, quel destin ? Ils me crachent leur puissance et leur suffisance ; ils me noient dans un torrent violent jusqu'à me rendre aveugle.

L'idée germait dans ma tête depuis un an. Je ne pouvais plus reculer, cette réunion sera fatalement la dernière.

Je me rends au siège de la compagnie trois fois par semaine. Nous partageons nos points de vue sur la pertinence des actions qu'il faut mettre en œuvre pour le bien de notre sacro-sainte entreprise. Il serait plus exact de dire que nous ingurgitons les directives. Je n'ai jamais dévié de la ligne de conduite, je n'ai jamais pensé autrement, à quoi bon. J'ai un salaire honorable, la reconnaissance de mes pairs, l'estime de la hiérarchie, j'applique les consignes. J'obéis. Il y a deux mois, ils m'ont demandé de mettre en place « *une stratégie d'approche pour impliquer les partenaires sociaux dans une démarche de restructuration* ». La belle idée ! Insidieusement, il s'agit de se les mettre « dans la poche ». Ce fut facile pour les trois quarts d'entre eux, déjà soudoyés par les promotions et les primes en tous genres. Les autres ne sont pas majoritairement représentés, nous n'avons donc que faire de leurs opinions. Il y a longtemps que je ne me fais plus d'illusions sur ce microcosme pervers qui se façonne une belle image d'altruiste pour compenser une nature beaucoup moins reluisante.

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Il y a des mois que je ne dors plus. Vers trois heures du matin, l'angoisse monte en moi, la peur, la nausée incontrôlable, les frissons et les suées glaciales ; c'est une douleur intérieure inextricable, un déchirement. Je m'approche du vide, je bascule. Je me précipite aux toilettes pour purger ce poison insidieux qui me tord les tripes. Je vomis le monstre jusqu'à ce qu'il ne reste que cette enveloppe moribonde encore secouée de spasmes. Il éructe sa haine, il se débat. L'œil injecté, l'haleine putride, il s'essouffle épuisé par l'effort. Puis il s'apaise. Jusqu'à la prochaine fois.

J'ai pris la route à sept heures du matin. Je roule depuis plus d'une heure. La pluie n'a pas cessé. Les yeux me piquent, le rétroviseur intérieur renvoie le reflet redouté. Les yeux sont rouges de

fatigue, le teint est blême ; je ressemble à un cadavre. J'aurai peut-être dû me raser. Aujourd'hui, je ne vais pas revêtir l'habit du clown, ils verront la vérité. Il n'y aura pas de consensus, pas de langue de bois. Pourtant, j'ai peur de ne pas être à la hauteur, de ne pas pouvoir affronter ces regards. Je ne jouerai pas. Nous voudrions montrer une image rassurante pour nous protéger, nous cacher. Mais quel animal maléfique se tapit dans l'ombre. Sur le bas-côté, un chien mort. Ses viscères jonchent la chaussée. Un court instant, j'ai cru qu'il m'observait de son œil éteint. Suppliant, supplicié, il a quitté le royaume des damnés. Un corbeau s'est posé, puis un autre. Le festin va commencer.

Aux abords de la ville, dans le ralentissement du trafic, j'observe les conducteurs prisonniers de leurs engins. Ils attendent, soumis. La sortie de la rocade est à trois cents mètres, je m'en approche en roulant au pas. Je serai bientôt face à mon destin.

Ils sont presque tous présents. Depuis quelques années, l'ordinateur portable est devenu l'outil de référence des adeptes de la réunion. Il y a dans la salle une ambiance studieuse, presque sereine. Les temps ont changé, l'époque de la confrontation et des négociations âpres et difficiles est révolue. C'est un étrange spectacle que de voir tous ces gens cachés derrière leurs écrans. Je m'installe à la droite de la directrice marketing de la région sud-ouest. Elle a la tête plongée dans son ordinateur, comme les autres. Elle me regarde d'abord courroucée puis elle fronce les sourcils, elle pâlit et s'apprête à exprimer son indignation en voyant ma tête. Elle se ressaisit : « *Bonjour, Stéphane. Vous êtes en retard. Est-ce convenable pour un directeur des relations humaines ?* ». Je réponds : « *Je vous prie de m'excuser, la circulation est difficile sur la rocade.* »

La directrice est pressée. Elle a l'intention de finir vite. « *Messieurs les représentants syndicaux, merci de votre présence. Nous débutons donc par le premier point à l'ordre du jour, comme il se doit. Il s'agit ...* » je ne l'écoute déjà plus. C'est une marchande de tapis, elle se croit dans un magasin de vente promotionnelle. Elle vend de l'info, elle gave d'infos, elle lobotomise. Je les regarde tous. Ils sont plus ou moins attentifs au discours insipide et formaté. Je m'interroge sur leur crédulité. Savent-ils que nous leur faisons croire que leur rôle est essentiel et incontournable ? Ça pourrait être vrai, ça devrait être vrai. Mais il ne faut pas que la notion de pouvoir nous échappe. En haut lieu, on aime diriger, on aime manipuler.

Je les observe. Femmes et hommes d'âges et de natures différents. Il ressort de ce panel invraisemblable un succédané de fierté vite estompé par la soumission, l'abnégation au maître de cérémonie. L'un d'entre eux prend la parole. L'air obséquieux, il sourit, rougit presque de

suffisance : « *Dans l'intérêt de l'entreprise, je pense que...* » il commence une diatribe qui n'en finit plus. Il se contredit, répète dix fois la même chose. Je ne l'écoute pas plus que je n'ai écouté qui que ce soit jusqu'à présent. *Je suis d'accord avec vous et nous devrions...* » cet individu est puant. En face, les représentants syndicaux des autres organisations font semblant de comprendre le sens de l'intervention. D'autres chuchotent entre eux et se fendent d'un sourire entendu. Je crois que tout le monde s'en moque. Je repars dans les dédales embrumés de ma nuit perdue. La somnolence me gagne, il va falloir me secouer.

Lorsque je sors enfin de ma torpeur, un intervenant présente les résultats du premier trimestre. Il a cet air affable qui doit être l'air de circonstance en ce jour particulier. « *Nous avons dépassé les objectifs sur la partie...* » La brume encore, la torpeur. « *Stéphane, c'est à vous.... Stéphane, on vous pose une question* » Voix stridente, agressive. « *Stéphane ?...* » Je balbutie le cœur battant « *Oui, je... Excusez-moi. Quelle est la question ?* » Puis je me rappelle à nouveau de ce jour où tout a changé. Ce jour où j'ai su que rien ne serait plus comme avant, celui qui a bouleversé mon existence.

C'était il y a plus d'un an, de retour du week-end de Pâques. Ce mardi matin, je découvre une lettre sur mon bureau. Elle m'est adressée personnellement. Elle n'est pas timbrée. Elle a dû être déposée le vendredi soir très tard. Je quitte rarement mon travail avant vingt heures trente et les bureaux sont accessibles au personnel disposant d'un badge jusqu'à vingt-trois heures trente. J'imagine qu'il s'agit d'un énième congé de maladie. Je verrai plus tard, je vais boire un café. À la machine, je discute, nous partageons sur nos activités, les enfants, les sorties en forêt. Rien de plus que des vies ordinaires. Je reviens un quart d'heure plus tard, j'ouvre la lettre, je lis. Dès les premiers mots, je reçois un choc dans la poitrine, mon cœur s'emballa, d'irrépressibles tremblements agitent mes mains :

« *Monsieur le directeur des relations humaines,*

*Lorsque vous lirez ce courrier, j'aurai mis fin à mes jours ainsi qu'à ceux de ma femme et de mes enfants. Vous nous retrouverez à l'adresse que je vous ai indiquée ci-dessous. C'est une petite maison isolée dans la campagne, nous y allions régulièrement pendant les vacances.*

*Je vous tiens responsable de cette situation. Lors de la dernière restructuration, vous avez estimé que mon poste d'assistant comptable au service de facturation ne nécessitait pas d'être maintenu. Vous avez choisi de me transférer dans un centre d'appel téléphonique ce que j'ai refusé catégoriquement. Mes démarches auprès des organisations syndicales n'ont pas été plus fructueuses. Aucun n'a pris ma défense sous prétexte que je ne faisais pas partie de leurs adhérents.*

*La suite, vous la connaissez, vous m'avez menacé de licenciement, vous m'avez menacé de mutation, vous vous êtes conduit de manière ignoble et inhumaine, vous aviez décidé de me faire plier. J'ai renoncé à me battre.*

*Monsieur le directeur des ressources humaines, je quitte ce monde à cause de mon travail, à cause de mon entreprise.*

*Vous m'avez fait comprendre que j'étais de trop. Je suis dorénavant un être perdu et désorganisé. Je suis une épave. Je ne veux pas de ce monde pour ma famille. Je l'emmène avec moi. Je souffre de ne pas pouvoir élever mes enfants dans un monde juste et humain.*

*Vous êtes le seul à connaître mes intentions. Pour ma famille et mon entourage, j'ai pris le prétexte du week-end de Pâques pour nous ressourcer quelques jours. Personne ne s'inquiétera de notre silence, tout du moins jusqu'à ce que vous les alertiez. Je tiens à ce que vous veniez vous-même constater votre œuvre de destruction. Ayez au moins ce courage. Si vous suivez à la lettre mes indications, vous trouverez assez facilement notre petite maison.*

*Lorsque vous serez confronté aux représentants syndicaux, ils ne manqueront pas de vous jeter l'opprobre et de se décharger de toute responsabilité, c'est leur habitude. Lisez leur cette lettre. Je vous plaindrai peut-être, vous et ces drôles de syndicalistes. Mais je pars en sachant que, toute votre vie, vous aurez, tous, la mort de ma famille sur votre conscience. Ma seule satisfaction, c'est votre malédiction. Alors non, je ne vous plains pas.*

*Benoît Cappelain*

Je suis debout dans la salle de réunion. Les derniers mots résonnent dans un écho lointain. J'ai la lettre à la main. Puis il n'y a plus que le silence suivi de quelques pleurs et de légers reniflements. Je ne sais plus à quel moment j'ai commencé. Je suis comme dans un rêve. Je réalise que j'ai fait exactement ce que Benoît Cappelain m'avait demandé, comme guidé par une force extérieure. La directrice est figée sur son siège, tétanisée. Elle me fixe. Dans son regard, je lis la colère et la stupéfaction. Je continue.

*« Je me suis rendu à l'adresse indiquée. J'ai voulu être seul. Je ne voulais pas croire qu'un tel drame puisse arriver et, plus égoïstement, qu'il puisse m'impliquer. La maison était isolée, très isolée. Nous n'aurions probablement pas retrouvé les corps avant plusieurs jours. Quoi de plus normal qu'un week-end en famille à la campagne. Personne ne se serait inquiété, on ne pense pas à ce genre de chose. On ne pense pas à l'horreur. La porte était ouverte. J'ai vu le sang et les deux corps presque côte à côte dans le séjour. Il les a abattus puis a mis fin à ses jours. Les deux enfants étaient dans leurs lits, tués pendant leur sommeil, a-t-on dit. Ils avaient sept et douze ans. J'ai en mémoire cet ourson en peluche rempli de sang, plein d'un étonnement enfantin. Je suis reparti en évitant de laisser la moindre trace de mon passage. J'ai pris la*

*décision de ne rien dire à personne. Je ne voulais pas être tenu pour responsable, vous comprenez ? J'ai voulu détruire cette lettre mais je ne sais pas pour quelle raison, je n'ai pas pu. Quelques jours plus tard l'entourage de la famille s'est inquiété d'un aussi long silence. C'est la mère de Benoît qui a découvert les cadavres. Pour moi le cauchemar avait déjà commencé. »*

Long silence.

*- Pourquoi ne pas avoir parlé de cette lettre ? Pourquoi, aujourd'hui ? »*

Je réponds que j'ai gardé ce secret durant plus d'une année. Je ne voulais pas être accusé d'avoir provoqué ce drame, je ne voulais pas que notre entreprise paie les conséquences de cette folie. Mais le poids était trop lourd, j'en suis tombé malade, je ne dors plus, mes rêves sont peuplés de fantômes qui me hantent chaque nuit.

*- Voyons Stéphane, vous délirez, ressaisissez-vous !*

Je ne délire pas, non. Je suis venu pour réparer les erreurs. Je suis venu pour purifier. Nous sommes tous responsables de ce désastre, de la disparition de cette famille. Je ne veux pas être le seul à supporter ce fardeau. Nous devons tous subir le même châtement.

Je sors le Beretta semi-automatique neuf millimètres de mon sac à dos. On trouve tout sur Internet. Mille trois cent quatre-vingt-dix euros avec le chargeur, c'est l'heure du retour sur investissement. J'arme, je vise l'intervenant et ses résultats du premier trimestre, je tire. Le sang et les morceaux de cervelle glissent sur le PowerPoint ce qui lui donne un aspect incongru. Je me dis que la courbe sera probablement à la baisse au prochain trimestre. Dans l'assemblée, il y a d'abord l'incrédulité, puis la conscience du danger en enfin il y a la peur. C'est curieux, j'ai l'impression que tout se passe au ralenti. L'affolement, les cris, l'horreur qui se lit sur les visages. Mon chargeur contient quinze balles. Nous sommes treize, un chiffre prémonitoire. Je me dis que si je ne rate personne, il devrait peut-être rester une balle pour moi. Comme ce matin durant le trajet, j'y ai pensé : « Cette réunion sera fatalement la dernière. »

Et puis j'ai tiré.

Renald Leroy

20 janvier 2019